

Miniguide Santé Attention, jeu dangereux!

L'illu

N° 44 • Fr. 4.20 • Europe: € 3.40 • 30 octobre 2002 / ISSN: 1420-5185



MOSCOU

**Les images-chocs
d'une tragédie**



Sophie Marceau vous parle d'amour

Un nouvel homme, un bébé, un premier film qui arrive en Suisse romande: confidences de la plus célèbre des stars françaises



Vécu

Par Christian Despont
et Jean-Luc Barmaverain (photos)

Virginie Bernhard

25 ans, dresseur,
adepte de l'éthologie

En quelques gestes, en quelques pas de danse, elle débarrasse de leurs tourments tous les fous furieux et les écorchés de l'espèce équine. Parviendrez-vous à percer le mystère de cette fille sans peurs, une fille d'un autre monde...

«Je suis traductrice pour chevaux»

Sans doute aurez-vous quelques difficultés à y croire. Croire que des chevaux furi-bonds s'abandonnent aux volontés d'une petite fille. Croire que cette fille exerce sur ses semblables une espèce de fascination étrange, quasi immédiate. Toute l'ambiguïté est là: croire et renoncer à une part de rationnel. Ou alors douter en toute quiétude. Voici

l'histoire belle et troublante de Virginie Bernhard, dresseur...

Quand nous l'avons rencontrée, une jument, qui le matin même avait défoncé une porte, la suivait bravement, sans corde ni licol. C'était, ce jour-là, leur premier aparté. Deux guerriers dans le manège. Des cris, des bonds, une sarabande. La jument dressée sur ses ergots, les oreilles couchées en arrière. La petite fille campée droit devant.

Claquements de mains, caresses. Et finalement une connivence, une osmose...

De toute la Suisse, des gens amènent ici leurs chevaux effarouchés avec, un peu, l'énergie du désespoir. Virginie les débarrasse de leurs tourments ou de leur vaine effronterie. Du coup, l'imagination part au galop: dans certaines revues, on l'assimile au légendaire Monty Roberts, l'homme qui murmu-

re à l'oreille des chevaux. Ailleurs, dans quelques coteries équestres, on la range parmi les conquérants de l'inutile et les guérisseurs d'opérette. Et, en réalité, Virginie s'en fout... «Disons qu'à force d'observer les chevaux, j'ai appris leur langage. Et que je suis devenue traductrice.» N'en reste pas moins ce petit supplément d'âme qu'elle dégage. Un quelque chose en plus. Mais quoi?



Comme il se doit, Virginie ne prétend pas connaître les chevaux. Seuls les sots et les cuistres s'y hasardent. Aujourd'hui, elle gère son propre manège, à La Sarraz. Petit lopin d'authenticité sur les collines, loin des clubs, très loin de ces milieux convenus où l'on pratique le formel et les automatismes, le dos bien droit et le cerveau en goguette. «Chez moi, on apprend la relation

avec le cheval. Lorsque j'avais 12 ans, on m'a virée d'un manège parce que je montais sans bride. Les gens du métier ne m'aiment guère; j'y suis habituée.»

L'histoire de la petite fille pourrait s'arrêter là, sur des talents inavouables et quelques singularités romanesques. Mais il y a ce destin cabossé... Ses proches disent que Virginie a vécu dans sa jeune existence

des événements bizarres et cruels. «Plein de situations merdiques», abrège-t-elle. Des blessures sous la cuirasse. Quelque chose d'inaccessible chez cette fille chaleureuse, mais quoi?

Virginie décide de raconter sa chute. Elle avait 12 ans. Ce jour-là, elle avait oublié ses bottes. Elle portait des baskets, mais elle voulait monter quand même. «Pas de chance: je suis

De tous les horizons, de toutes les races, ils vivent en paix auprès de Virginie, comme liés par une union sacrée. Comme Oakley, tombez-vous sous le charme de la fille qui danse avec les chevaux?

tombée et un pied est resté coincé dans l'étrier. J'avais la tête en bas. Le cheval, effrayé, galopait de plus belle; je recevais son sabot dans la figure à chaque foulée. Au milieu du ▷

manège, la professeur ne savait plus comment l'arrêter. Elle n'a plus jamais donné de cours depuis...»

«J'ai parcouru une dizaine de tours, dont quelques-uns dans le coma. Finalement, le cheval a rué et mon pied s'est délogé. Lorsque je suis tombée, mon crâne s'est ouvert. Et je suis morte durant quelques secondes... Comme tout le monde en pareil cas, j'ai vu un grand tunnel noir avec, au bout, une lueur. Il n'y avait plus un bruit, je me sentais voler, c'était génial. La lumière s'approchait, s'approchait. Brusquement, j'ai réentendu du bruit et j'ai de nouveau eu très mal.» Depuis, elle a décidé de vivre chaque jour comme si c'était le dernier. Elle n'a plus rien à perdre, plus de comptes à rendre, plus peur de mourir. Plus peur de rien.

Virginie raconte encore un père navigateur qui, à sa naissance, participait à la Course autour du monde. Enfant, elle ne l'a vu qu'une ou deux fois par an. Elle s'est accommodée de ses absences. Pas sa sœur. Virginie raconte aussi, mais du bout des lèvres, sa longue idylle avec un dresseur, un escroc qui lui a volé un peu de sa dignité, ses économies, et une part d'innocence. «J'ai vomi sans discontinuer pendant douze jours. Maintenant, c'est fini. Je fais confiance à la vie.»

Virginie a également passé trois saisons chez les Indiens cheyennes, où elle a appris la langue, dressé des mustangs sauvages, communiqué avec les esprits, sillonné ces plaines dans lesquelles, enfant déjà, son imagination vagabondait, stimulée par les albums de Derib. «J'ai beaucoup appris au contact des anciens de la réserve cheyenne. Soyons clairs: il y a davantage de tipis en Suisse que dans le Montana. Là-bas, j'ai vécu dans un village où des gens mouraient de froid, où des jeunes, désœuvrés, se soulaient. Mais auprès des anciens, j'ai appris la nature et le

cycle de la vie. Dans le cœur, je suis Cheyenne.»

N'est-ce vraiment qu'une bête histoire de cœur? Un zeste de fatalisme dans le sourire, sa maman raconte toutes ces fois où, gamine, Virginie partait sans prévenir, une simple corde autour du cou de son cheval, parfois avec un sac, parfois en short et pieds nus, pour revenir quelques jours plus tard! «Il n'y avait rien de réfléchi. Je partais, puis j'allais au gré de mes envies. De toute façon, aucun risque, j'ai un GPS dans la tête...»

Cette maman, que Virginie aime tant sans trop savoir comment le lui dire, cette maman porte sur sa fille le même regard fasciné. Une fille libre: «Jamais elle n'a obéi à un ordre de toute sa vie.» Sauvage: «Nous n'avons quasiment aucune photo d'elle.» Intrépide: «A l'âge de 10 ans, elle a regardé tous les épisodes de *Fredy Krüger* sans émotion.» Une fille si insaisissable... «Je ne pouvais plus supporter de la savoir évanouie dans la nature. Un jour, j'ai lancé la police à sa recherche. Lorsqu'elle est revenue, je l'ai priée d'arrêter. Elle m'a répondu avec une telle sincérité: «Mais maman; si j'ai un grave accident, ce sera l'occasion de mettre des paraplégiques à cheval. Et si je meurs en balade, quelle bien jolie mort.» Nous avons passé avec ces mots une sorte de pacte tacite. Je ne suis plus jamais intervenue!»

La belle imprudence d'une rencontre avec Virginie Bernhard... La liste des victimes s'allonge. Il y a Corinne, la première journaliste qui a réussi à l'approcher, non sans mal. «J'étais sauvage, je détestais les gens. Curieusement, je suis devenue tout le contraire.» Maintenant, Corinne vient chaque semaine au manège, ▷



Un secret: la compréhension

Cajolés ou brutalisés, soumis ou dominants, Virginie lit dans les réactions qu'elle provoque un passé, un vécu. Puis elle s'impose au cheval dans son propre «langage». Une forme de dressage basé non pas sur une méthode, mais sur le relationnel.

Photos: Jean-Luc Bernhart

«Je ne fume pas, je ne bois pas. Je refuse toute dépendance»

le regard ruisselant de tendresse et d'admiration... Il y a encore le petit ami, Björn; «un garçon posé, terre à terre, organisé». Peu après leur rencontre, il a quitté un emploi sûr pour un métier qui lui plaisait. Comme un fluide, quelque chose d'irrépressible. Mais quoi?

Virginie, aussi, a changé la vie de ses chevaux. Sur un signe du destin, elle a sauvé de la boucherie quelques causes perdues de l'espèce équine, remué la terre entière pour trouver mille francs, forcé la main des marchands, improvisé un box. Rien n'arrête le destin de Virginie Bernhard... «J'ai ramené ici des traumatisés, des cinglés. L'un d'entre eux, j'ai mis deux semaines pour le caresser. Tous ces chevaux me coûtent beau-

Enfant, elle partait à l'improvisiste, une simple corde autour du cou de son cheval, guidée par ses envies. «Dans mon manège, j'aimerais démythifier le monde de l'équitation.»

«Depuis que j'ai côtoyé la mort, je n'ai plus rien à perdre»

coup d'argent; trop. Mais ils ont tellement de problèmes. Ce sont mes professeurs.» Dans les écuries trône encore le vieux Wingo, l'amour de sa vie. «Nous avons une telle complicité, lui et moi, que je peux danser avec ses jambes.» Il y a aussi Oakley, ramené des États-Unis sans autre forme de procès. Un coup de fil à la maison: «Je rentre avec un cheval.» Deux jours entiers à l'arrière d'un gros bahut, aux côtés d'Oakley.

Insaisissable Virginie... Libre, dure au mal et à la peine, et en même temps si fragile. Virginie, chanteuse traditionnelle dans la communauté cheyenne et fan du groupe de hard rock Rammstein. Nulle incohérence, juste la promesse d'une obéissance éternelle à son instinct.

«Je peux manger des pizzas pendant deux semaines, si c'est ce dont j'ai envie.»

Virginie, 25 ans, petite fille sans peur. Les seringues des hôpitaux l'ont traumatisée; elle s'est fait des piercings. Un avion en feu a failli l'anéantir, elle et une bonne partie de sa famille; elle fait de la voltige aérienne! «Mes peurs, je les affronte. J'ai tout de même l'impression que, depuis toujours, j'ai peu d'adrénaline en moi. L'adrénaline, c'est mon outil de travail. Si les chevaux la sentent, ils deviennent nerveux. Si je parviens à capter la leur, je peux les comprendre.»

Virginie avait un sésame pour l'Angel Academy of Art de Florence, un emploi de desi-

gner chez un grand fabricant de montres et un salaire confortable. Elle a tout plaqué pour un manège défraîchi, des semaines de sept jours, des jours de treize heures et un revenu de smicard, juste de quoi nourrir ses pensionnaires. «Je vis avec rien et je loge chez mon copain. Quand je rentre le soir, je suis claquée. Mais j'ai choisi cette vie.»

Ce manège lui bétonne un peu les pieds. Elle a la bougeotte, elle voudrait revoir son Montana. Parce que la finalité, dans cette histoire, ce n'est pas la reconnaissance d'une société dont, en définitive, elle n'a jamais fait partie. C'est une cabane dans la forêt, loin là-bas, au milieu de nulle part. - Ch. D. ■

Winchikala Stables, manège de La Sarraz.



Jean-Luc Barmann